

Au guichet

Autor(en): **[s.n.]**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **67 (1928)**

Heft 22

PDF erstellt am: **20.09.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-221862>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

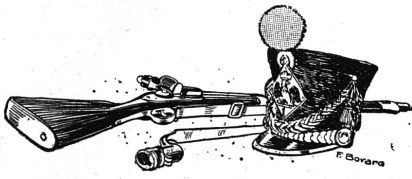
Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Au guichet. — Il faut prendre une place entière pour le petit garçon : il a plus de sept ans.
— Oh ! monsieur, voilà au moins huit ans qu'il voyage à prix réduit, sans qu'on nous ait fait la moindre observation !
Propos d'un financier véreux. — Il n'y a qu'une façon de faire des affaires : le doit et l'avoir, n'est-ce pas ?... Je mets l'avoir dans ma poche et le doit dans l'œil de mes actionnaires.



NOTES DE JEAN-MARC BUSSY
(Suite.)

Et de nouveau, notre malheureux fantassin se trouve seul, dans une foule d'inconnus. Il se sent triste, et pour un peu imiterait le sergent français. Heureusement un incident l'arrache à ses pensées sombres :

« Quelqu'un marche à côté de moi. Nous nous regardons l'un l'autre et faisons quelques pas sans rien dire. Finalement, mon compagnon me dit :

« Sapreb-leu ! il fait froid, camarade.

— Pour sûr, Vautravers ! répondis-je, car je l'avais reconnu à la voix. Quelle aventure ! Nous nous étions quittés au commencement de 1810, à Burgos, en Espagne, et nous nous retrouvons à la fin de 1812, dans le fond de la Prusse !

— C'est bien singulier, en effet... Vous êtes du 3e suisse ?

— Oui. Et tu ne me reconnais pas ?

— Non.

— Je suis ton camarade Bussy !

— Nous irons ensemble jusqu'à Elbing. C'est le premier endroit que nous rencontrerons.

— Je le sais, dis-je. Je me reconnais, maintenant que je suis sur la grande route.

« Vautravers m'apprit que, d'Espagne, il était rentré en France ; qu'il avait fait partie de l'artillerie de bataillon, qui était perdue déjà avant la Bérézina.

« Le soir, nous arrivons à Elbing, où nous couchons sur la paille dans une auberge pleine de monde. Je ne suis pas allé voir sur la place si nos culottes blanches y étaient toujours, depuis le 19 juin... »

« Le lendemain, nous apprenons qu'un ordre du jour vient d'être affiché, ordonnant aux soldats de chaque corps de prendre telle ou telle route. Il se trouve que Vautravers va à droite, sur Königsberg, et moi à gauche, sur Marienbourg. On mange une bonne soupe à la bière et on se dit adieu. »

Dès lors, Bussy et ses compagnons d'infortune sont reçus chez les habitants et couchent, sinon dans des lits — qu'il ne veulent pas accepter — du moins dans des chambres chauffées. Notre homme, toujours prudent, a soin de ne pas s'approcher trop des feux ou poêles, et mange plus des yeux que de la bouche, « pour ne pas se faire du mal. »

Il est misérable, mais rencontre de plus malheureux que lui, témoin ce chasseur à cheval, dont les chairs des jambes et des pieds tombaient en lambeaux. « Il défait les chiffons qui enveloppent ses jambes. La peau et les chairs y restent attachées. Ça fond comme du beurre devant le feu ! On l'emporte pour le coucher... Le lendemain, on me dit qu'il n'avait plus de chair aux pieds... »

Bussy est heureux surtout de trouver des gens avec qui il peut causer. Il sait bien l'allemand ; aussi, assure-t-il, on recherche sa compagnie.

Il atteint Holland le 24 décembre.

« Un perrequier offre de me faire la barbe. Il me prend pour un sapeur, avec ma longue barbe, qui n'a pas été coupée depuis des mois. Je lui dis que je n'avais point d'argent pour le payer.

« — Je n'en prendrais point, Suisse, quand même vous en auriez. Il faut que vous passiez Noël avec la barbe faite.

« Je me laisse aller. Quand c'est fini, je me trouve bien petite figure ! »

Les pieds de notre marcheur sont dans un pitoyable état. Le gauche ne vaut guère mieux que le droit. Un bourgeois compatissant le soigne. Il couche tout nu dans un lit, pour n'être pas dévoré par la vermine. On veut le retenir pour qu'il passe dans la famille de son hôte la journée de Noël ; mais Bussy, quoiqu'en Prusse, craint d'être pris par les cosaques et ne veut, à aucun prix, rester en arrière.

A Marienbourg, il retrouve le sergent Gallaz, aussi du 3e, qu'il avait déjà rencontré dans cette lamentable retraite.

Les deux hommes font route ensemble. La température s'élève quelque peu, la neige fond, et Bussy se plaint de devoir patauger dans la boue, avec ses souliers percés et ses pieds gelés. Son compagnon l'encourage.

Le 29 décembre, à deux heures de l'après-midi, ils atteignent le village de Mahlnau, où se trouvent rassemblés les débris de leur régiment. Bussy revoit son lieutenant Fox et un autre officier qui lui serrent cordialement la main : « Ils sont encore plus misérables que nous », dit le voltigeur. C'est dans ce village qu'il passe le Nouvel-An. Triste commencement d'année. Le pauvre soldat, qui n'avait plus rien, se laisse voler sa capote. Il ne lui reste pour cacher ses haillons que le pauvre manteau de paysanne pris aux maraudeurs, en Russie.

Le 3 janvier, il part en char à échelles, en compagnie d'une vingtaine d'éclopés comme lui, dans la direction de Marienwerder. On passe la Vistule et on atteint Bromberg. Là, nos pauvres diables sont laissés à eux-mêmes sans ordres quelconques.

Bussy reprend sa route à pied, tout seul, le ventre creux, le sac vide, les orteils gelés, plein de vermine et tout découragé. « Te voilà un joli garçon, me dis-je. C'est bien ton dam, si tu souffres. Que n'est-tu resté en Angleterre ! »

Il est en effet bien à plaindre. Qu'on en juge :

« On me fait entrer dans une maison. Je suis bien reçu. Deux jeunes filles me font tout de suite une bonne soupe. C'est tout ce que je mange, quoique le pain et la « tomme » soient sur la table. On croit que la faim fait dévorer les vivres, c'est tout le contraire : on est vite rassasié... »

« On m'arrange un bon lit de paille dans un coin de la chambre, avec de beaux draps blancs, que je regarde de mauvais œil. Je voudrais les faire enlever, mais on ne le veut pas... »

« Pour me déshabiller, je veux ôter la capote et l'habit ensemble, pour ne pas leur laisser voir l'habit, plus blanc que rouge. Mais ils ont vu tout de même, et ils sont sortis de la chambre en pleurant... »

« J'enlève mes souliers, qui n'ont plus ni semelle ni forme. Je ne peux pas ôter mon pantalon, à cause des chiffons qui m'enveloppent les jambes et les pieds. Je dors mal, dévoré par la société que je porte avec moi sans jamais pouvoir m'en débarrasser... »

Le 28 janvier, il arrive à Custring. Un traîneau le devance, où se trouvent les colonels de Castella, du 2e, et d'Affry, du 4e suisse.

Peu après, Bussy fait son entrée à Berlin. Un monsieur, pris de pitié à sa vue, lui donne quelque argent. Le pauvre diable veut refuser ; le rouge de la honte lui monte au visage. « C'est pour vous faire raser », dit le monsieur. Et Bussy prend la pièce blanche... »

Magdebourg, Brunswick, le 5 février. Hannover, où il reste deux ou trois jours. Le froid diminue. Les vivres sont plus abondants ; les pieds vont mieux ; le moral s'améliore. Les populations sont en général bonnes pour les soldats. Et puis, on touche de nouveau la solde et on reçoit du pain.

Toutefois, l'étrange accoutrement de notre voltigeur n'a pas changé, et un beau jour il est arrêté par un gendarme. Fort heureusement qu'à Münster un brave homme lui remet de l'argent et des vêtements : une chemise, une paire de souliers, des bas, une large ceinture de flanelle.

Trois jours après, on atteint Wesel, où Bussy se paie le luxe d'une brosse. « C'est par les poux que je commence ! » dit-il. Depuis Polosk, il n'avait pas eu une brosse dans les mains.

Après un petit séjour dans cette ville, nos trou-

piers apprennent qu'au lieu d'être dirigés sur Lille, on les conduira en Alsace, où se trouvait le nouveau dépôt du régiment.

« Chacun va toujours comme il peut. Point d'appel, point d'ordre de marche. Nous remon- tons le Rhin en bateau... »

Les notes du voltigeur s'arrêtent là. Bussy rentra au pays, où il devint gendarme. Il porta trente-trois ans encore son nouvel uniforme et fut alors admis à la retraite, le temps passé dans les armées de l'empereur lui étant compté comme l'équivalent de trois ans de service. Il mourut à l'âge de 88 ans.
A. Roulier.

FIN.

« Paname » au Théâtre Lumen. — C'est cette semaine que la Direction du Théâtre Lumen présente « Paname », la plus grande nouveauté réaliste tirée du roman « Les Innocents », de Francis Carco, avec, comme principaux interprètes, Jaques Catelain, Ruth Weyher et Charles Vanel. « Paname » est un film très public, dans le goût du temps. « Paname » et une œuvre réaliste, forte, colorée, vibrante, pathétique, où une touchante histoire d'amour atténuée les sombres teintes. Tous les jours, matinée à 15 h., soirée à 20 h. 30 ; dimanche 3 juin, matinée ininterrompue dès 14 h. 30.

« Harry Piel » au Royal Biograph. — Au programme de cette semaine, Harry Piel, le célèbre artiste dans Son plus grand bluff, grand drame d'aventures passionnantes aux péripéties les plus extraordinaires. Il est des artistes que l'on n'a pas assez l'occasion de voir chez nous. Tel est le cas d'Harry Piel. Annoncer un film de cet artiste, suffit, dans certaines villes, pour faire affluer la foule. Tous les jours, matinée à 15 h., soirée à 20 h. 30, dimanche 3 juin, matinée dès 14 h. 30.

Pour la rédaction :
J. Bron, édit.

Lausanne — Imp. Pache-Varidel & Bron.

PHONOLA-PIANOS

FOETISCH FRÈRES
S. A.

HARMONIUMS

6, Bourg LAUSANNE

NEUCHÂTEL

VEVEY

Adresses utiles

Nous prions nos abonnés et lecteurs d'utiliser ces adresses de maisons recommandées lors de leurs achats et d'indiquer le *Conteur Vaudois* comme référence.

POUR OBTENIR DES MEUBLES

de qualité supérieure, d'un goût parfait, aux prix les plus modestes.

Adressez-vous en toute confiance à la fabrique exclusivement suisse

MEUBLES PERRENOUD

SUCCURSALE DE LAUSANNE : Pépinière-Gd-Pont

CAISSE POPULAIRE D'ÉPARGNE et de CRÉDIT

Lausanne, rue Centrale 4

CAISSE D'ÉPARGNE 4 1/2 %

Dépôt en comptes-courants et à terme de 3 % à 5 %.

Toutes opérations de banque

S. Geismar

Chapellerie. Chemiserie.
Confection pour ouvriers.
Bonneterie. Casquettes.

Place du Tunnel 2 et 3. LAUSANNE

VERMOUTH CINZANO

Un Vermouth, c'est quelconque,
un Cinzano c'est bien plus sûr.

P. POUILLON, agent général, LAUSANNE

Demandez un

Centherbes Crespi

l'apéritif par excellence.